

LE MÉDIUM EST LE MESSAGE DANS LE VILLAGE GLOBAL : LE VRAI MESSAGE DE MARSHALL McLUHAN

Patrick Roy

Publié dans *Aspects sociologiques*, vol. 7, no 1, juillet 2000, pp. 38-48.

Une société-monde? Uniformisation ou diversification? La complexité du problème peut en décourager plus d'un. Chose certaine, éviter les positions extrémistes constitue déjà un pas dans la bonne direction : autant les discours apocalyptiques qu'utopiques sont à proscrire. Il peut paraître simpliste et évident de rappeler que la mondialisation comporte à la fois des effets négatifs et positifs, mais la dichotomie qui prend forme lors des débats rend cette précision nécessaire. Cela dit, il faut éviter de tomber dans le piège facile du relativisme passif : la critique a sa place et elle est même plus nécessaire que jamais.

La révolution des techniques de l'information est directement reliée à la question de la mondialisation. Notre rôle n'est pas de décider si la technologie est bonne ou mauvaise (d'autant plus que l'on ne peut arrêter son évolution), mais bien d'éveiller les consciences. Afin de faire la lumière sur ce sujet, plusieurs auteurs ont reconnu le besoin de combattre les mythes entourant la mondialisation. En illustrant leurs propos, ces auteurs font souvent allusion à Marshall McLuhan, le premier à avoir formulé l'expression de « village

global ». Par l'originalité de ses idées concernant les médias, il est devenu l'un des intellectuels canadiens les plus connus à travers le monde. Pourtant, il est en même temps l'un des auteurs les moins bien compris.

Dans le présent article, nous allons réévaluer certaines de ses idées afin de les rendre davantage intelligibles. Ainsi, elles pourront nous guider dans notre réflexion sur la naissance d'une « société-monde ». Nous allons d'abord présenter ses publications les plus connues. Par la suite, nous analyserons la signification de la métaphore du « village global ». Enfin, puisque nos préoccupations sont d'ordre sociologique, nous tenterons de définir comment McLuhan perçoit l'être humain et la société. Pour ce faire, nous allons décortiquer son slogan le plus connu : « le médium est le message ».

La Galaxie Gutenberg

Marshall McLuhan se fait surtout connaître en 1962 avec la publication de *The Gutenberg Galaxy : The Making of Typographie Man*, un ouvrage qui a pour objet l'influence déterminante

qu'auraient eue l'alphabet phonétique et l'imprimerie sur le développement de la civilisation occidentale. Dans ce livre, McLuhan explique que l'homme tribal n'est pas un homme spécialisé : la parole, un des premiers « médias », fait partie intégrante de son utilisateur. En séparant la signification rattachée aux mots du son de la voix et des émotions, l'alphabet phonétique aurait permis à l'être humain d'objectiver sa pensée en la matérialisant hors de lui. Le livre aurait amené l'homme à organiser son environnement de façon linéaire, tout en donnant naissance aux concepts d'individualité et de nationalisme. À l'opposé, l'électricité et l'électronique provoqueraient un renversement de cette situation : « il est certain que la découverte de l'électromagnétisme a recréé la simultanéité de "champ" de tout ce qui concerne l'homme, de telle façon que la grande famille humaine vit désormais comme un immense "village global". L'espace où nous vivons s'est rétréci : il est unique et résonne du son des tams-tams de la tribu » (McLuhan, 1967, p. 52). Tout au long de *La Galaxie Gutenberg*, Marshall McLuhan fait référence aux concepts de temps et d'espace qui avaient attiré l'attention d'Harold Innis. McLuhan a d'ailleurs mentionné que *La Galaxie* peut être considérée comme une tentative d'explication de la thèse contenue dans *Bios of Communication*.

La Galaxie Gutenberg a reçu davantage de reconnaissance que le premier livre de McLuhan. Il s'est même mérité le prix du Gouverneur décerné à une œuvre littéraire ne relevant pas de la fiction.

Pour comprendre les médias

Son prochain livre, publié originalement en 1964 sous le titre de *Understanding Media : The Extensions of Man*, a propulsé McLuhan à l'avant-plan de la scène intellectuelle en raison des idées controversées qui y sont exprimées. De *Pour comprendre les médias*, on en a surtout retenu le célèbre slogan « le médium est le message ». Par cette expression, McLuhan avance que la forme d'un média a un impact plus important que son contenu. « Ce n'est pas au niveau des idées et des concepts que la technologie a ses effets : ce sont les rapports des sens et les modèles de perception qu'elle change petit à petit sans rencontrer la moindre résistance. » (McLuhan, 1993, p. 53) Le média crée ainsi son propre environnement :

« En effet, "le message" d'un médium ou d'une technologie, c'est le changement d'échelle, de rythme ou de modèles qu'il provoque dans les affaires humaines. Le chemin de fer n'a pas apporté le mouvement, le transport, la roue ni la route aux hommes, mais il a accéléré et amplifié l'échelle des fonctions humaines existantes, créé de nouvelles formes de villes et de loisir. Et cela s'est produit partout où le chemin de fer a existé, que ce soit dans un monde tropical ou polaire, indifféremment des marchandises qu'il transportait, c'est-à-dire indifféremment du contenu du médium "chemin de fer". » (McLuhan, 1993, p. 38)

Au sommet de sa popularité, McLuhan publie en 1967 *The Medium is the Massage*, qui s'est vendu à plus d'un million de copies à travers le monde. Rédigé en compagnie de Quentin Fiore

et de Jérôme Agel, ce livre est en réalité un collage d'images, de slogans et de citations qui illustre de façon éclectique la pensée de McLuhan.

Toutefois, avec la fin de la décennie des années 60, l'étoile sur laquelle filait McLuhan perd de sa brillance. N'étant plus « à la mode », les livres qu'il a écrits ou coécrits par la suite demeurent dans l'ombre. Une crise d'apoplexie frappe McLuhan en 1979 et le laisse dans l'impossibilité de converser de façon fluide. Après une année, durant laquelle McLuhan est pratiquement réduit au silence, il meurt dans son sommeil le 31 décembre 1980.

McLuhan et la société : le village global

On accuse fréquemment McLuhan de s'être trompé parce qu'il aurait prédit que la technologie électronique conduirait l'humanité vers une utopie et une communauté harmonieuse où la violence et le racisme n'ont pas cours. Ainsi, le sociologue Dominique Wolton a livré en 1997 une entrevue au quotidien *Le Devoir* au cours de laquelle il critique l'expression formulée par McLuhan. On apprend dans ce texte que Monsieur Wolton est un « anti-mcluhanien farouche » qui dénonce l'« absurde » notion de « village global ». Le journaliste Robert Dutrisac nous explique comment Wolton critique cette expression :

« La notion de “village global”, expression chère à Marshall McLuhan, si elle existe sur le plan technique, est sans fondement d'un point de vue historique et culturel. En dépit de la mondialisation des techniques,

les identités persistent et les problèmes de communication deviennent de plus en plus visibles. Trop souvent, on confond la globalisation et la mondialisation, qui sont des réalités, avec l'universalisme, qui est une valeur, rappelle Dominique Wolton. » (Dutrisac, 1997, p. B-7)

Il est vrai que cette expression, qui est devenue un cliché, est souvent utilisée pour évoquer une vision utopiste. Toutefois, McLuhan a lui-même livré des arguments qui vont dans le même sens que les paroles de Wolton. En 1967, McLuhan a affirmé :

« Plus vous créez les conditions villageoises, plus la discontinuité, le morcellement et la diversité s'accroissent. Le monde-village assure, en tout point, le maximum de désagréments. Je n'ai jamais pensé que l'uniformité et la tranquillité fussent des conditions caractéristiques du monde-village. On y trouve bien davantage l'envie et le mépris. On y voit se rétrécir les intervalles de l'espace et du temps : un monde où, à chaque instant, on se croise dans les profondeurs. » (Stearn, 1969, p. 269-270)

Nous voyons ici à quel point la pensée de McLuhan et celle de Wolton se rejoignent. Contrairement à ce que laisse croire l'entrevue du *Devoir*, McLuhan a identifié il y a trente ans les mêmes problèmes qui préoccupent aujourd'hui Wolton. Les conséquences négatives de la mondialisation sont effectivement explorées par McLuhan à travers les pages de *War and Peace in*

the Global Village, un livre qui date de 1968. La confusion qui règne autour du « village global » découle de l'espoir manifesté parfois par McLuhan, cela va de soi. Mais la présence de cette confusion est notamment reliée au caractère polysémique du terme « global ». Dans l'expression d'origine « global village », le terme anglais « global » ne signifie pas « harmonieux » ou « universel » mais tout simplement « à l'échelle du globe » (d'où les premières traductions « village planétaire » et « monde-village » qui sont plus adéquates).

Le mot « village » évoque lui aussi un lieu de paix et de tranquillité. Cette connotation positive fausse la réalité puisque le village est aussi un lieu d'affrontements, de commérages et de chicanes de clôtures qui sont à l'image de véritables guerres. On peut développer des liens d'amitié très solides et les crimes sont bien sûr moins fréquents dans un village mais la proximité sociale fait en sorte que tout habitant possède un droit de regard sur la vie privée des autres. L'intimité de chacun devient alors un sujet de discussion et une source de conflits. De plus, comme c'est le cas au Québec, la survie économique des habitants d'un village dépend bien souvent de la présence d'industries : une seule industrie qui ferme ses portes peut mettre en danger l'existence même du village.

Donc, lorsque l'on étudie avec lucidité le type de relations entretenues dans un village, on s'aperçoit que la métaphore du village global est non seulement appropriée, mais qu'elle est de plus révélatrice des problèmes qui surgissent à l'échelle planétaire. La

Lorsque l'on étudie avec lucidité le type de relations entretenues dans un village, on s'aperçoit que la métaphore du village global est non seulement appropriée, mais qu'elle est de plus révélatrice des problèmes qui surgissent à l'échelle planétaire.

proximité, qu'elle soit géographique ou psychologique, n'est pas un gage d'harmonie, loin de là. Pour expliquer le point de vue de McLuhan, on peut dire que, poussée à l'extrême, la mondialisation provoque sur une échelle internationale une situation semblable à celle de l'ascenseur : il y a implosion de l'espace mais la proximité physique des autres utilisateurs entraîne un malaise. Cette situation peut nous amener à nous replier sur nous-mêmes, ce qui pourrait expliquer la montée du racisme et de l'intégrisme dans certaines régions du globe. Le thème de la violence occupe une bonne partie de *War and Peace in the Global Village*: «It is the theme of this section that new technology disturbs the image both private and corporate, in any society, so much that fear and anxiety ensue and a new quest for identity has to begin.» (McLuhan, 1968 b, p. 126) Selon McLuhan, l'incertitude nous amène notamment à trouver refuge dans des images réconfortantes du passé, dans le « rearview mirror » (rétroviseur).

Si McLuhan a été accusé à tort d'être « en faveur » des nouveaux médias, c'est surtout parce qu'il s'est penché sur l'ensemble des effets de la typographie, et ce, que ces effets soient positifs ou non. En réalité, McLuhan est demeuré, d'abord et avant tout, un professeur de littérature. À quelques reprises, il a clairement exprimé son opposition face aux changements technologiques. Ce qui a choqué dans *La Galaxie Gutenberg*, c'est que McLuhan a

avancé que l'imprimerie a également joué un rôle dans la segmentation du savoir et la montée du nationalisme, alors que la typographie est généralement valorisée pour avoir favorisé le développement des connaissances. « Diviser pour régner » : voilà un dicton que l'on a appliqué autant dans l'espace que dans l'organisation du savoir. La séparation entre la science et l'art, entre la raison et l'émotion, accroît l'efficacité de certaines d'opérations mais elle nous prive d'une vision d'ensemble. Cet effet a été ignoré, oublié et évacué à travers l'histoire. Dans *La Galaxie*, McLuhan se défend de cette façon :

« Et ce que nous nous sommes efforcés d'expliquer, dans le présent livre, c'est que la segmentation du savoir est une illusion rendue possible par l'isolation, par l'alphabet et la typographie, du sens de la vue. On ne le répétera peut-être jamais assez. Cette illusion a peut-être été une bonne chose, peut-être une mauvaise. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que l'inconscience des causalités et des effets de nos technologies ne peut mener qu'à la catastrophe. » (McLuhan, 1967, p. 367)

Certains sociologues voudraient d'Internet, après seulement quelques années d'existence, soit une technologie aussi accessible que l'écriture. On oublie cependant que l'écriture est demeurée pendant des centaines d'années le monopole des rois et des armées.

Si l'Internet entraîne aujourd'hui la naissance d'une classe « d'infopauvres », les écrits de McLuhan sont là pour nous rappeler qu'il en est de même pour chaque média qui domine

une époque. Ainsi, McLuhan a déclaré que c'est le développement de la typographie qui a créé l'analphabétisme. Certains sociologues voudraient que l'Internet, après seulement quelques années d'existence, soit une technologie aussi accessible que l'écriture. On oublie cependant que l'écriture est demeurée pendant des centaines d'années le monopole des McLuhan et l'individu : l'animal culturel.

En lisant les livres et les textes de Marshall McLuhan, le lecteur est confronté à une conception de l'être humain qui présente ce dernier comme étant très vulnérable aux effets des médias et ce, indépendamment de sa volonté. McLuhan prétend, notamment dans *La Galaxie Gutenberg* et dans *Pour comprendre les médias*, que les médias orientent les modes de perception des êtres humains. Selon lui, « tous les médias ont ce pouvoir d'imposer à quiconque n'est pas sur ses gardes les postulats sur lesquels ils reposent. » (McLuhan, 1993, p. 48) C'est à cause de cette attitude que l'on a accusé McLuhan d'endosser le déterminisme technologique.

« tous les médias ont ce pouvoir d'imposer à quiconque n'est pas sur ses gardes les postulats sur lesquels ils reposent. »

Il est ici pertinent de noter que McLuhan a créé en 1953 un groupe multidisciplinaire en compagnie de son ami Edmund Carpenter, professeur au département d'anthropologie de l'Université de Toronto. L'anthropologie a fourni à McLuhan des éléments qui vont de pair avec sa vision de l'être humain. Plus précisément,

l'anthropologie a donné naissance à un concept que nous allons employer pour bien définir la conception ontologique de McLuhan : celle de l'animal culturel. Les auteurs Peter Berger et Thomas Luckmann (1996) se sont penchés sur l'évolution de l'être humain et son passage de la nature à la culture dans le livre *La construction sociale de la réalité*. Pour ces deux auteurs, l'être humain se distingue des autres mammifères supérieurs en raison du caractère inachevé de son organisme. L'évolution de son cerveau a permis à l'homme de développer un langage plus complexe et, par le fait même, son intelligence. Toutefois, ce gain s'est réalisé au profit d'une perte de pouvoir de la programmation génétique. Parce que ses instincts sont beaucoup moins orientés que ceux de l'animal, l'être humain serait plus dépendant face à la culture.

« En fait, si on considère le sujet en termes de développement organique, on peut dire que la période fœtale chez l'être humain s'étend à peu près jusqu'à un an après la naissance. Les développements importants de l'organisme qui, chez l'animal, sont achevés dans le corps de la mère, prennent place chez l'être humain après sa séparation de la matrice. » (Berger et Luckmann, 1996, p. 70-71)

« Accepter » les prémisses de la théorie de McLuhan, c'est également adopter la définition de l'être humain qui est celle de l'animal culturel. Nous ne pouvons être d'accord avec lui qu'en reconnaissant le caractère inachevé de l'être humain. Si certaines personnes réagissent négativement aux écrits de

McLuhan, c'est entre autres à cause de cette conception ontologique. On entre en conflit avec sa pensée si l'on ne peut admettre cette « faiblesse », cette dépendance face à la culture. La perception de notre environnement n'est pas innée : cette perception est plutôt orientée, influencée, modelée par les éléments culturels.

Nous avons jusqu'ici mis l'accent sur la dépendance de l'être humain face à la culture dans le but de définir la conception ontologique adoptée par McLuhan. Cette tentative peut s'avérer vaine si l'on considère que la culture n'est qu'une question de contenu. Ce problème nous amène à nous questionner sur la définition de la culture.

Définition de la culture

Le mot « culture » est un concept auquel nous pouvons associer plusieurs définitions. Déjà en 1952, Kroeber et Kluckhohn ont répertorié 164 définitions du terme dans *Culture : a Critical Review of Concepts and Definitions*. Les deux auteurs les ont divisées en groupes variant selon leur caractère descriptif, historique, normatif, psychologique, structural et génétique. Parmi toutes les définitions possibles associées au concept de culture, deux groupes retiennent particulièrement notre attention : le groupe descriptif et le groupe structural.

Kroeber et Kluckhohn classent dans le groupe « descriptif » les définitions qui portent surtout sur le contenu de la culture. Une de ces définitions est reconnue comme étant fréquemment utilisée. Elle a été

formulée par Edward Burnett Tylor en 1871 dans *Primitive Culture* :

« Culture, or civilization...is that complex whole which includes knowledge, belief, art, law, morals, custom, and any other capabilities and habits acquired by man as a member of society. »

Cette définition est, en fait, une description de ce que l'on doit inclure dans la culture puisqu'elle met l'accent sur son contenu. Elle désigne les connaissances, les croyances, l'art, la morale, le droit, la coutume comme faisant partie de son contenu.

D'autres définitions ont plutôt mis l'accent sur le caractère structural de la culture. Ces définitions se situent à l'opposé de celles du groupe précédent. Kroeber et Kluckhohn (1952) donnent comme exemple une définition élaborée par Kluckhohn et Kelly en 1945 :

« A culture is a historically derived system of explicit and implicit designs for living, which tends to be shared by all or specially designated members of a group. »

Cette définition est encore plus large et englobe la précédente. Elle est plus large parce qu'elle fait référence à ce qui est implicite alors que la précédente porte surtout sur ce qui est explicite. On peut aussi remarquer que cette définition utilise le terme « designs » qui fait référence à l'aspect formel et organisationnel de la culture, bref, à son aspect structural. D'ailleurs, Kroeber et Kluckhohn ont aussi mis sur cet aspect structural lorsqu'ils ont formulé leur propre définition. En fait, en rédigeant leur ouvrage sur la culture,

ces deux auteurs voulaient formuler une définition la plus complète possible et ce, à la lumière de la synthèse des autres définitions. Néanmoins, ils admettent qu'une définition plus large ne peut être complète et que les autres, en mettant l'accent sur un aspect particulier de la culture, ont également leur raison d'être. Leur propre définition se lit donc comme suit :

« Culture consists of patterns, explicit and implicit, of and for behavior acquired and transmitted by symbols, constituting the distinctive achievement of human groups, including their imbediments in artifacts; the essentially core of culture consists of traditional (i.e. historically derived and selected) ideas and especially their attached values: culture systems, may, on the one hand, be considered as products of action, on the other as conditioning elements of further action. »

Nous croyons que cette définition de Kroeber et Kluckhohn se rapproche de celle que McLuhan donnerait à la culture. D'abord parce que cette définition met à l'avant-plan les « patterns », un terme qui s'apparente à celui de « designs » que l'on retrouve dans la première définition de Kluckhohn. Parmi ces « patterns », Kroeber et Kluckhohn reconnaissent certes que les idées occupent une place essentielle et ils en font mention dans la seconde partie de leur définition. Cela étant dit, il n'en demeure pas moins qu'ils considèrent ces idées comme faisant partie des « patterns ». En second lieu, cette définition reconnaît que ces « patterns » sont présents dans les artefacts. Cette mention est encore plus

pertinente que la précédente en ce qui concerne notre parallèle avec McLuhan. Certains pourraient d'ailleurs reprocher au professeur canadien de n'avoir consacré son étude qu'aux « patterns » transmis par les artefacts et d'avoir négligé les idées : ce qui l'a amené à inclure dans sa définition de « média » les vêtements et l'automobile. En présentant leur définition, Kroeber et Kluckhohn affirment qu'au fil des années le caractère structural a pris davantage de place dans la recherche et ils annoncent que cette tendance se poursuivra dans le futur (Kroeber et Kluckhohn, 1952, p. 358) Il semble que Kroeber et Kluckhohn aient eu raison, comme en fait foi cette autre définition fréquemment citée qui a été formulée par Guy Rocher en 1969 :

« Nous inspirant de la définition de Tylor et de plusieurs autres, nous pourrions définir la culture comme étant un ensemble lié de manières de penser, de sentir et d'agir plus ou moins formalisées qui, étant apprises et partagées par une pluralité de personnes, servent, d'une manière à la fois objective et symbolique, à constituer ces personnes en une collectivité particulière et distincte. » (Rocher, 1975, p. 88)

De « connaissances », nous sommes passé aux « designs », puis aux « patterns » pour finalement parler des « manières ». Des manières non seulement de penser et d'agir, mais aussi de sentir. La définition de Rocher est encore plus large et elle permet d'inclure les différentes techniques du corps qui ont été répertoriées en anthropologie sociale. Rocher note qu'il a emprunté la formule « manières de penser, de sentir

et d'agir » à Durkheim et que cette formule « est plus synthétique et aussi plus générale que l'énumération de Tylor. » (Rocher, 1975, p. 88)

En parlant de « manières », cette définition explique en partie la signification du slogan « the médium is the message ». McLuhan aurait pu dire « la manière est le message ». Nous pouvons faire la synthèse de notre raisonnement de la façon suivante : McLuhan croit que la culture détermine largement le mode de vie d'un être humain puisque ce dernier est inachevé et que sa période fœtale est prolongée. Le jeune enfant n'est pas seulement apte à assimiler des « contenus » culturels : selon la perspective mcluhannienne, il acquiert également des « manières » d'organiser sa pensée par l'entremise des artefacts, des manières de sentir et de percevoir qui s'apparentent au mode de fonctionnement des sens. McLuhan croyait que, à cause des médias électroniques, les générations à venir seraient caractérisées par un mode de pensée non-linéaire qui entrerait en conflit avec les institutions établies, notamment l'école. La culture fournit toujours à l'enfant des contenus, certes. Mais que dire de l'impact qu'a par exemple la télécommande sur la structure de sa pensée? La télécommande est un bon exemple d'un média qui ne possède pas de contenu mais dont les effets sont importants et ce, même s'ils passent inaperçus. Est-ce que l'Internet amène l'enfant à percevoir l'espace différemment? Voilà le type de questions pertinentes que nous inspire McLuhan.

Le médium est le message : l'évolution des médias

C'est en différenciant le contenu de la forme que McLuhan s'est placé en marge des courants dominants. Or, la définition que McLuhan donne au contenu s'est modifiée au même rythme que son approche globale. En fait, son slogan « le médium est le message » ne signifie pas uniquement que la forme est plus importante que le contenu, mais que le contenu est lui-même une forme. Il est une forme, tout comme, selon la définition de Rocher, les idées et les valeurs sont des composantes d'un ensemble plus vaste qu'il nomme « manières de penser. » Dans *Pour comprendre les médias*, McLuhan propose que :

« L'effet du médium est puissant et intense parce qu'on lui donne un autre médium comme "contenu". Le contenu d'un film est un roman, une pièce ou un opéra. Et l'effet du film n'a rien à voir avec son contenu. Le "contenu" de l'écriture ou de l'imprimerie, c'est la parole; or le lecteur ne porte à peu près pas attention à l'imprimé ou à la parole. » (McLuhan, 1993, p. 52) ce raisonnement se cache une perspective évolutive qui suggère que le média « ultime » serait celui qui contiendrait tous les autres. L'humanité a, selon McLuhan, reproduit par la technologie les facultés de l'être humain. Après l'extériorisation des muscles dans l'espace (explosion) à travers l'industrialisation, nous avons tissé autour du globe un « système nerveux » par l'entremise du télégraphe et de l'électricité. Le système nerveux couvre l'ensemble de notre corps

et amène au cerveau, à une vitesse folle, nombre d'informations qui convergent (implosion) dans la moelle épinière. Lorsque McLuhan parle d'implosion, il explique que nous assistons à la traduction de tous les médias en un seul et ce, grâce au langage commun qu'est l'électricité. Beaucoup plus qu'une métaphore, ce discours contient les racines d'une théorie sur l'évolution des médias.

L'idée que le contenu d'un médium est toujours un autre médium se rattache à l'évolution biologique. McLuhan a fait allusion à la biologie dans le cinquième chapitre de *Pour comprendre les médias* qui a pour titre « L'énergie hybride » : « Parce qu'ils sont des prolongements de nous-mêmes, l'interaction et l'évolution de ces médias dépendent de nous. Le fait qu'ils agissent les uns sur les autres et engendrent une nouvelle progéniture a toujours été une source d'étonnement. » (McLuhan, 1993, p. 96) Cette évolution des médias peut aussi être rattachée à des notions provenant de la linguistique et du structuralisme. Le vulgarisateur scientifique Hubert Reeves (1986) utilise le langage comme une métaphore afin d'expliquer comment ont évolué les connaissances scientifiques. À la base, il place les lettres de l'alphabet. Celles-ci sont regroupées et forment à un étage supérieur des mots. Ces mots à leur tour sont regroupés et forment à un autre étage des phrases. Des phrases, on passe aux paragraphes, puis aux chapitres, puis aux livres, et ainsi de suite vers des ensembles de plus en plus complexes. À chaque niveau, les éléments des niveaux inférieurs sont présents. Par conséquent, un observateur peut regarder un livre et

dire qu'il est en présence de lettres et on ne pourra le contredire. Reeves montre que l'évolution de la nature a pris la même direction.

L'effet du médium est puissant et intense parce qu'on lui donne un autre médium comme « contenu ».

Pour établir une analogie avec McLuhan, on peut dire qu'il veut attirer l'attention sur la forme parce que, selon lui, le contenu est toujours une forme d'un étage inférieur. C'est comme s'il s'adressait aux observateurs des exemples précédents en leur disant que les atomes et les lettres n'ont pas de sens si on refuse de voir comment ces composantes s'organisent en ensembles plus complexes. La dichotomie forme/contenu touche tous les phénomènes qui s'inscrivent dans une perspective évolutive, tant dans la science que dans le langage. Mais qu'est-ce qu'une forme? Qu'est-ce qu'un contenu? L'anthropologue anglais Edwin Ardener (1971) a discuté en détail de ce problème en se penchant sur les notions de paradigme et de syntagme dans l'appendice d'un article intitulé : « The New Anthropology and its critics ».

Contenu et forme/Syntagme et paradigme

Les notions de syntagme et de paradigme sont employées comme outils d'analyse des faits sociaux. Associées à l'étude de la linguistique, elles forment ensemble une dichotomie « saussurienne » qui s'apparente aux oppositions entre langue et parole et entre code et message (donc entre forme et contenu). Cette dichotomie s'est

appliquée à d'autres champs d'étude qui se sont inspirés de la linguistique, y compris l'anthropologie. Ardener rapporte dans son texte que, à cause de la querelle qui a opposé empiristes et structuralistes, on a associé l'analyse syntagmatique aux premiers et l'analyse paradigmatique aux seconds. Ardener croit que ce point de vue est trop étroit et qu'il existe une confusion sur la nature de ces termes. Son argumentation nous permet d'éclaircir le sens du slogan « le médium est le message » et du même coup l'ambiguïté qui l'accompagne.

Prenons comme base un « événement » linguistique, soit la phrase suivante : « Marshall McLuhan est vraiment difficile à déchiffrer. ». La suite des mots est énoncée en suivant l'axe syntagmatique : chaque mot est un syntagme de cette phrase, un mot qui est placé devant ou derrière un autre syntagme. Pour chacun de ces syntagmes ou de ces mots, on aurait pu énoncer un autre syntagme choisi parmi les autres membres de la même « famille » ou de la même catégorie qui se situent sur un autre axe : l'axe paradigmatique. Au lieu du mot « vraiment » par exemple, on aurait pu choisir un autre élément du paradigme, dans ce cas-ci un autre adverbe, tel que « réellement ». La phrase n'est pas la résultante d'une simple addition de mots, elle prend son sens sur l'axe paradigmatique à travers le rapport entretenu par les mots. L'axe paradigmatique pourrait ainsi être associé à la « langue » plutôt qu'à la « parole ». Or, la phrase est elle-même un syntagme qui s'insère dans une suite de phrases qui forment un « texte » ou un « discours ». Chaque phrase est donc à son tour un syntagme.

En insistant sur la forme et sur l'hybridation des médias, Marshall McLuhan partage l'avis d'Ardener. Ces deux auteurs, tout comme Hubert Reeves, tracent le portrait d'une évolution où chaque niveau supérieur contient le niveau inférieur. Cette évolution dresse le cap sur la complexité : le système, la théorie ou le média « ultime » est celui ou celle qui englobe toutes les formes précédentes. Ce raisonnement jette de la lumière sur le développement de l'Internet car ce média est en réalité le point de convergence de tous les autres médias : téléphone, télévision, ordinateur, câble, etc. Cette fusion est rendue possible grâce à la mise au point d'un langage commun : le code binaire. Ce code permet de traduire les éléments de notre environnement en un seul langage, de la même façon que tout ce que perçoivent nos sens est acheminé dans le cerveau par le système nerveux pour être traduit en information. La dématérialisation est d'ailleurs un thème présent dans *Pour comprendre les médias*, comme en fait foi l'extrait suivant :

« En mettant notre être physique, par les médias électriques, à l'intérieur de nos systèmes nerveux prolongés, nous créons une dynamique dans laquelle toutes les technologies antérieures qui sont des simples prolongements des mains, des pieds, des dents et des régulateurs thermiques du corps — y compris les villes — seront traduites en systèmes d'information. » (McLuhan, 1993, p. 108-109)

En affirmant que les médias sont des extensions de nous-mêmes, Marshall McLuhan reconnaît que l'être humain

joue un rôle dans la détermination des médias et s'éloigne du déterminisme technique. Le but n'est pas de savoir quoi détermine quoi mais de montrer qu'il y a un dialogue entre les médias et l'être humain, entre la culture et l'être humain, et que la signification de cet acte de communication se situe au centre de ce dialogue. La définition que Kroeber et Kluckhohn donnent à la culture reconnaît la présence de ce dialogue : « culture systems, may, on the one hand, be considered as products of action, on the other as conditioning elements of further action. » (Kroeber et Kluckhohn, 1952, p. 357)

En affirmant que les médias sont des extensions de nous-mêmes, Marshall McLuhan reconnaît que l'être humain joue un rôle dans la détermination des médias et s'éloigne du déterminisme technique.

Edgar Morin (1979) a consacré un livre à l'étude de cette question. En rédigeant *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Morin voulait mettre fin au débat en anthropologie opposant nature et culture. À l'endos de la couverture de ce livre, on nous annonce que « la clé de la culture est dans notre nature et que la clé de notre nature est dans notre culture. » Plutôt que de choisir entre l'œuf et la poule, Edgar Morin a reconnu qu'il y avait un dialogue entre l'homme et la culture et que chacun, à tour de rôle, provoque des changements chez l'autre, dans une détermination mutuelle.

« Aussi, il faut concevoir un jeu oscillatoire entre d'une part, des “demandes” de complexité que le développement socioculturel peut faire au cerveau, et d'autre part, une

“source” cérébrale de complexité, disposant de réserves non-épuisées voire non-utilisées socio-culturellement, et qui peut sans cesse s'enrichir, comme par avance, à partir de mutations heureuses. » (Morin, 1979, p. 94)

Conclusion

Notre conclusion amène des arguments quant à la nécessité d'étudier sérieusement McLuhan. Sa « théorie », si elle n'est pas scientifique, comporte tout de même un pouvoir de prédiction. Force est de constater qu'il a esquissé les grandes lignes de l'évolution technologique. Il était facile en 1964 de l'accuser de déterminisme technologique. Cependant, une relecture de McLuhan nous permet de constater que ses idées sont présentes chez plusieurs auteurs contemporains. Régis Debray, le père de la « médiologie générale », critique ouvertement McLuhan. Tant dans *Cours de Médiologie générale* que dans *Manifestes médiologiques*, il tient à dissocier la médiologie des autres approches qui étudient seulement les médias de masse. C'est dans cette deuxième catégorie qu'il classe l'approche de McLuhan : « Le moyen d'acheminement d'un message, point de passage obligé, fournit à l'analyse un élément majeur mais limité. Le médium au sens McLuhan du mot n'est qu'un rez-de-chaussée. » (Debray, 1994, p. 22) Mais quel est donc ce médium, « au sens McLuhan du mot », qui est supposé être trop restrictif ?

Le mot « média » serait trop restrictif selon Debray puisqu'il ne couvre pas l'ensemble des intermédiaires qui sont en mesure de véhiculer un

message. La médiologie « se voudrait l'étude des médiations par lesquelles “une idée devient force matérielle”, médiations dont nos “médias” ne sont qu'un prolongement particulier, tardif et envahissant. » (Debray, 1991, p. 14) Nous le constatons ici, les médias ne sont pour lui qu'une sous-catégorie de cet ensemble plus vaste qu'il appelle les médiations; parmi celles-ci, Debray inclut plusieurs objets :

« Une table de repas, un système d'éducation, un café, une chaire d'église, une salle de bibliothèque, un encier, une machine à écrire, un circuit intégré, un cabaret, un parlement ne sont pas faits pour diffuser de l'information. Ce ne sont pas des “médias”, mais ils entrent dans le champ de la médiologie en tant que lieux et enjeux de diffusion, vecteurs de sensibilités et matrices de sociabilités. » (Debray, 1991, p. 15)

Si Debray condamne McLuhan, notre analyse démontre qu'il embrasse néanmoins les principaux postulats de la thèse mcluhannienne.

Son énumération nous amène à croire que tout ce que l'être humain crée peut être une médiation. Or, cette définition élargie de l'objet d'étude de la sémiologie de Debray se retrouve de façon identique dans les pages de *Pour comprendre les médias* de Marshall McLuhan. Dans ses ouvrages, McLuhan parle de l'étude de « modèles » et de « produits » et non pas seulement des médias d'information, ce qui s'oppose au portrait que Debray dresse du « média au sens McLuhan du mot ».

Le titre de *Pour comprendre les médias* a probablement attiré des lecteurs qui voulaient se renseigner sur des médias comme les journaux ou la télévision. Ces derniers sont effectivement étudiés dans ce volume. Cependant, il est étonnant de trouver parmi les médias de McLuhan des objets comme l'automobile ou l'horloge. À propos de l'horloge, McLuhan avance : « L'horloge mécanique, en somme, aide à créer l'image d'un univers numériquement quantifié et mécaniquement actionné. (...) Non seulement le travail, mais même l'heure des repas ou du repos, en vinrent à se conformer à l'horloge plutôt qu'au besoin du corps. » Dans une section où il énumère une longue liste de médiations auxquelles il associe un effet, Debray se penche lui-même sur l'impact de l'horloge : « L'horloge mécanique est une minuscule et anonyme invention médiévale mais qui a fait décoller la civilisation européenne. »

Notre but n'est pas d'accuser Régis Debray de plagiat mais bien de relever la présence d'un paradoxe chez cet auteur, un paradoxe que l'on pourra retrouver ailleurs. Si Debray condamne McLuhan, notre analyse démontre qu'il embrasse néanmoins les principaux postulats de la thèse mcluhanienne. L'analyse de *L'homme symbiotique*, de Joël de Rosnay, nous fournit un autre exemple du « retour » non avoué des idées de McLuhan. Dans *L'homme symbiotique*, on apprend que « les inforoutes et les ordinateurs abolissent le temps et l'espace » (de Rosnay, 1995, p. 77). Le langage a évolué en allant vers la complexité, passant des signes, aux savoirs, aux connaissances et à la culture alors que se poursuit un processus de dématérialisation allant de la biosphère à

une conscience planétaire réfléchie. « Comme si le Big Bang se produisait à l'envers, par implosion d'information plutôt que par explosion d'énergie ». Plusieurs thèmes abordés par de Rosnay ont été développés par McLuhan, comme en fait foi l'extrait suivant que l'on retrouve au tout début de la première introduction de *Pour comprendre les médias* :

« Après trois mille ans d'une explosion produite par des technologies, mécaniques et fragmentaires, le monde occidental "implose". Pendant l'âge mécanique, nous avons prolongé nos corps dans l'espace. Aujourd'hui, après plus d'un siècle de technologie de l'électricité, c'est notre système nerveux lui-même que nous avons jeté comme un filet sur l'ensemble du globe, abolissant ainsi l'espace et le temps, du moins en ce qui concerne notre planète. Nous approchons rapidement de la phase finale des prolongements de l'homme : la simulation technologique de la conscience. » (McLuhan, 1993, p. 31)

Par sa métaphore des prolongements de l'homme, McLuhan a entrevu la venue du village global et de l'Internet. Devançant la majorité des penseurs de l'époque, il a vu que la globalisation nous attendait au tournant. Il ne savait pas exactement dans quelles conditions elle allait se réaliser, mais il savait qu'elle était inévitable. Il a compris que, comme à l'intérieur du cerveau, tout se convertit en information. Il a espéré le meilleur en craignant le pire. Il a vu la nécessité de laisser place à de nombreux changements de mentalité,

de restructuration, de décentralisation qui doivent être enseignés et adoptés aujourd'hui par les corporations et les institutions il savait très bien que la surcharge de données ne pouvait mener qu'à une valorisation des synthèses. En 1966, dans une entrevue livrée à Robert Fulford qui a été diffusée par la CBC McLuhan lançait d'emblée:

«Instead of going out and buying a packaged book, of which there've been five thousand copies printed, you will go to the telephone, describe your interests, your needs, your problems and say: "I'm working now on the history of egyptian arithmetic, I know a bit of Sanskrit, I am qualified in German and I'm a good mathematician." They'll say: "It will be right over". And they at once xeroxe, with the help of computers from the libraries of the world, ail the latest material just for you personally, not as something to be put out on the book- shelf. They send you the package as a direct personal service. This is where we're heading under electronic conditions: products increasing are becoming services. »

Dans son dernier article, rédigé en compagnie de Bruce Powers, McLuhan s'est penché sur le futur de Bell. Ses propos sur les organisations et les télécommunications sont étonnants :

« The ultimate in software diversity is the private line. The principle comes into play with television as well. Prime time is designed for the mass audience, but cable is designed to fragmentize for individual mass use. The next step in diversity will not be simply distributive, it will be interactive - a condition in which the user merges with the data base or the system. » (McLuhan, 1981, p. 198)

McLuhan n'a pas été en mesure de prédire l'avenir dans tous ses détails, mais le cœur de son « hypothèse » n'a pas été réfuté. Les principes qu'il a établis sur l'évolution des médias ne peuvent être confirmés que par une seule et unique « expérience » : l'histoire. Cette expérience ne peut être reproduite.

Marshall McLuhan s'est intéressé à un avenir qui est devenu présent, un présent auquel nous avons de la difficulté à nous adapter, tout comme nous avons eu de la difficulté à comprendre et à accepter ses idées.

Patrick Roy,
Chargé de cours,
Communication publique,
Université Laval

Notes

- 1 L'auteur est chargé de cours en Communication publique à l'université Laval. Il a rédigé un mémoire sur McLuhan (1999) intitulé : Le « retour » de Marshall McLuhan : ré-explication et positionnement de sa « théorie ».
- 2 « La Galaxie Gutenberg est une sorte d'apostille à ses travaux » et « On pourrait considérer le présent ouvrage, jusqu'ici comme une glose sur ce seul texte de Harold Innis » (McLuhan, 1967, p. 78, 313).
- 3 *The Mechanical Bride: Folklore of the Industrial Man*, publié en 1951.
- 4 Voir « Unsold Books », le chapitre au titre évocateur que Marchand consacre à cette période dans sa biographie, (Marchand, 1989, p. 212-236).
- 5 Dans *L'homme symbiotique*, Joël de Rosnay explique ainsi ce phénomène : « Devant la montée des valeurs de civilisation, nécessairement englobantes et homogénéisantes, les peuples résistent en protégeant leurs valeurs de cultures nécessairement diversifiantes. » (de Rosnay, 1995, p. 195).
- 6 « Nous allons vers la destruction totale de notre vie politique, éducative, sociale, institutionnelle. La télévision va dissoudre la trame de la vie sociale dans un très court laps de temps. Si vous arrivez à comprendre sa dynamique, vous vous rendrez compte qu'il n'y a pas d'autre choix que de l'éliminer dans les délais les plus courts. » Stearn, 1969, p. 288 et p. 293.
1969, p. 288 et p. 293.
- 7 McLuhan, 1967, p. 347.
- 8 Paru originalement en 1966 sous le titre de *The Social Construction of Reality*.
- 9 Kroeber et Kluckhohn, 1952, p. 291.
- 10 Voir l'introduction, p. vii et viii.
- 11 Kroeber et Kluckhohn, 1952, p. 85.
- 12 Ibid, p. 81.
- 13 Ibid, p. 119.
- 14 Ibid, p. 357.
- 15 Dans *L'heure de s'enivrer : L'univers a-t-il un sens?*, (Reeves, 1986, p. 550).
- 16 À la base de la pyramide de la nature, il place les quarks et les électrons. Ceux-ci se sont assemblés pour former des nucléons. Viennent ensuite les atomes, les molécules simples, les bio-molécules, les cellules et les organismes. Les échelons qui viennent avant ou après ceux que nous venons d'énumérer restent encore à déterminer.
- 17 Debray, 1991, p. 14; Debray, 1994, p. 22.
- 18 McLuhan, 1993, p.232.
- 19 Debray, 1991, p.35.
- 20 Entre autres, les deux auteurs ont le même point de vue concernant : une définition large de l'objet d'étude (média/médiations), les médias en tant que prolongements de l'homme (Debray, 1991, p. 75-76), la division de l'histoire en trois parties reliées au même média (Debray, 1996, p. 40).
- 21 de Rosnay, 1995, p. 314-316.
- 22 Ibid, p. 325.
- 23 «Ma Bell Minus the Nantucket Gam: Or the Impact of High-Speed Data Transmission», in *Journal of Communication*, vol. 31, no 3, Summer 1981, p. 191-199.

BIBLIOGRAPHIE

ARDENER, Edwin (1971), « The New Anthropology and its critics », in *Man*, vol. 6, no 3, p. 449-467.

BERGER, Peter L. et Thomas LUCKMANN (1996), *La construction sociale de la réalité*, traduit de l'américain par Pierre Taminioux, Paris: Méridiens Klincksienck.

DEBRAY, Régis (1991), *Cours de médiologie générale*, Paris : Éditions Gallimard.

DEBRAY, Régis (1994), *Manifestes médiologiques*, Paris : Editions Gallimard.

DUTRISAC, Robert (1997), « Penser la communication » (entrevue avec Dominique Wolton), dans *Le Devoir*, 26 mai, p. B-7. INNIS, Harold A. (1972, cl950), *Empire and Communications*, revised by Mary Q. Innis, foreword by Marshall McLuhan, Toronto : University of Toronto Press.

INNIS, Harold A. (1964, cl951), *The Bias of Communication*, introduction by Marshall McLuhan, Toronto : University of Toronto Press.

KROEBER, Alfred L. et Clyde KLUCKHOHN (1952), *Culture : a critical review of concepts and definitions*, New York : Vintage Books.

MARCHAND, Philip (1989), *Marshall McLuhan : the Médium and the Messenger*, New York: Ticknor and Fields.

McLUHAN, Marshall (1967), *La Galaxie Gutenberg, la genèse de l'homme typographique*, traduction de Jean Paré, Montréal : Hurtubise HMH, (cl962 pour la version anglaise).

McLUHAN, Marshall (1967), *The Médium is the Massage: An Inventory of Effects*, with Quentin Fiore, New York : Bantam Books.

McLUHAN, Marshall (1968 a, cl951), *The Mechanical Bride : Folklore of the Industrial Man*, Boston: Beacon Press.

McLUHAN, Marshall (1968b), *War and Peace in the Global Village*, with Quentin Fiore and Jerome Agel, New York : Bantam.

McLUHAN, Marshall ET Bruce POWERS (1981), « Ma Bell Minus the Nantucket Gam: Or the Impact of High- Speed Data Transmission », in *Journal of Communication*, vol. 31, no 3, Summer, p. 191-199.

McLUHAN, Marshall (1987), *Letters of Marshall McLuhan*, selected and edited by Matie Molinaro, Corinne McLuhan and William Toye, Toronto: Oxford University Press.

McLUHAN, Marshall (1993), *Pour comprendre les médias : les prolongements technologiques de l'homme*, traduction de Jean Paré, Montréal : Bibliothèque Québécoise, (cl 968 pour la traduction française, cl 964 pour la traduction anglaise).

MORIN, Edgar (1979), *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Paris : Éditions du Seuil.

REEVES, Hubert (1986), *L'heure de s'enivrer, L'univers a-t-il un sens?*, Paris : Éditions du Seuil.

ROCHER, Guy (1975, cl969), *Introduction à la sociologie générale*, Tome 1, Montréal : HMH.

de ROSNAY, Joël (1986), *Le cerveau planétaire*, Paris : Urban.

de ROSNAY, Joël (1995), *L'homme symbiotique*, Paris : Seuil.

STEARN, Gerald Emanuel, ed. (1969), *Pour ou contre McLuhan*, traduit de l'américain par G. Durand et P.-Y. Pétilion, Paris : Seuil.

WOLFE, Tom (1996), *The Video McLuhan*, directed by Matthew Vibert, written and narrated by Tom Wolfe, Toronto : McLuhan Productions.